

# 1

## Un cri dans la nuit

### Septembre 1863

Hugo venait de passer la soirée au Grand Café du Port, un établissement où les matelots comme lui trouvaient à boire et à manger sans trop écorner leur maigre pécule. C'était, pour cette raison, une des tavernes les plus fréquentées de Tonnay Charente.

Le jeune homme en sortit un peu ivre. Avant de prendre la direction des quais, il respira à pleins poumons l'air tiède de la nuit.

— Si Colin n'a pas fini ses comptes et qu'il me voit marcher de guingois, je suis bon pour le sermon! pensa-t-il, l'esprit un peu flottant.

L'idée fit sourire Hugo, car certains jours, ses deux oncles, surtout Alcide, ne craignaient pas de vider plusieurs verres de vin blanc, dans les ports situés le long du fleuve.

— Allons, je ferai celui qui n'entend rien ou je leur rafraîchirai la mémoire...

D'un pas quelque peu hésitant, Hugo s'éloigna de la taverne. Il longeait le mur d'un entrepôt quand un cri étrange l'arrêta, qui semblait venir d'une ruelle toute proche.

— Sûrement un chat... songea-t-il en avançant encore.

Mais un second cri, plus rauque, lui parvint, accompagné de jurons incompréhensibles et de rires gourmands. Le jeune matelot reconnut l'accent des marins hollandais. Cela ne l'étonna guère car, à Tonnay, plusieurs bateaux arboraient des pavillons étrangers. Colin lui-même leur livrait deux fois par an du papier de qualité, fabriqué dans les moulins de Charente.

— Allons bon, ils doivent encore se battre pour je ne sais quoi, une partie de cartes qui a mal tourné... Et ils ont sans doute bu bien plus que moi!

Il allait s'éloigner sans se mêler de la querelle quand un appel au secours vibrant de terreur le saisit aux tripes. C'était une voix de femme.

Hugo s'élança sans plus réfléchir. La ruelle lui parut très sombre, malgré le halo d'un quinquet<sup>1</sup> accroché au-dessus d'une porte. Cela lui suffit cependant pour découvrir un inquiétant spectacle. Une fille se débattait sous le poids d'un colosse haletant, tandis qu'un autre homme tentait de la maintenir, le dos sur les pavés, en lui bloquant les bras en arrière. Si la malheureuse ne pouvait pas hurler aussi fort qu'elle l'aurait voulu, c'était pour une raison bien simple : son agresseur lui écrasait les lèvres sous des baisers d'ivrogne.

Certes, Hugo ne faisait pas le poids face à ces deux gaillards dignes, pour la carrure, de leurs lointains ancêtres Vikings, mais il ne supportait pas ce spectacle et fonça, les poings serrés. Il eut le temps de voir une longue jambe féminine qui s'agitait, puis il cogna franchement.

Les marins hollandais, furieux d'être dérangés, cherchèrent à se débarrasser du trouble-fête. Les coups volèrent. Hugo trébuchait, reculait, repartait à l'attaque. La douleur le rendait enragé. Un de ses adversaires s'écroula, touché en plein nez. Il restait le second, qui d'une main attrapa le jeune matelot par le col et, de l'autre, le frappa au menton, à la tempe.

Hugo, mal en point, eut alors une idée. Il se mit à hurler comme un fou :

– Police, police, ils arrivent! À l'aide! Je l'ai vu! La police de l'empereur!

Le mot police n'avait pas besoin d'être traduit. Les marins de n'importe quel pays le comprenaient très bien.

Il y eut alors un silence, des marmonnements inquiets. Enfin une fuite en direction du port.

– Ils sont partis! fit une petite voix tremblante de peur et de larmes contenues.

La fille s'était relevée. Dans l'ombre, pendant la lutte entre les trois hommes, elle avait pu arranger un peu ses vêtements. Hugo devina sa silhouette. Il se rapprocha du quinquet, sortit un mouchoir de sa poche et commença à tamponner le sang qui coulait de ses lèvres.

– On peut dire que vous êtes courageux... Seul contre

---

1. *Lampe dispensant un faible éclairage.*

ces sales brutes! Vous les avez fait fuir. Merci, mille fois merci!

L'inconnue l'avait rejoint sous la lampe. Cette fois, Hugo la regarda. Elle lui parut d'une pâleur mortelle, dotée de grands yeux aussi noirs que ses cheveux, qui se répandaient sur ses épaules.

– Vous êtes blessée aussi... murmura-t-il doucement.

Elle effleura sa bouche du bout des doigts. Le jeune homme remarqua alors combien elle était jolie. Il vit également qu'elle tremblait de la tête aux pieds, agitée de sanglots muets.

– Ce n'est pas prudent de se promener si tard! dit-il tout bas.

Et la voyant au bord des larmes :

– N'ayez pas peur, pleurez un bon coup, cela vous soulagera...

– Ma mère m'avait prévenue! souffla-t-elle d'un air tragique. Je n'avais jamais eu d'ennuis jusqu'à ce soir. Je suis serveuse dans une auberge du port. Je rentrais chez moi. Les Hollandais..., ils m'ont suivie. J'ai pris la ruelle pour gagner du temps. Je ne croyais pas qu'ils oseraient me toucher...

Elle hoqueta, incapable de se calmer. Hugo hocha la tête. Il n'était pas du genre beau parleur, même si à l'occasion il savait conter fleurette aux filles. Mais celle-là l'impressionnait. Les efforts manifestes qu'elle faisait pour se contenir, pour rester digne, le bouleversèrent.

– Vous habitez dans le quartier? osa-t-il demander. Sinon, je peux vous accompagner! Vous serez plus tranquille.

– Non, ce n'est pas la peine, j'habite juste derrière l'église! Regardez, on voit le clocher... J'ai eu très peur, mais cela me servira de leçon. Je ferai attention, à l'avenir. Je ne passerai plus par cette ruelle, plus jamais. Mon Dieu, quand je pense à ce qui aurait pu m'arriver...

Elle ne parlait pas comme une fille d'auberge, elle n'en avait pas les manières franches et souvent teintées de coquetterie. Hugo la dévisagea avec curiosité, puis il revit la scène qui l'avait mis en furie, ces deux marins voulant la forcer.

— Mademoiselle! bredouilla-t-il. Vous n'arrêtez pas de trembler, vous pleurez encore... Ils ne vous ont rien fait, au moins? Vous savez, à Saint-Simon, c'est mon village, il y a une gamine que j'aime comme ma petite sœur, et l'année dernière, un des forçats de Rochefort qui travaillent au dépôt de sel l'a emmenée derrière le bâtiment, il a essayé de la... enfin, vous comprenez! C'est mon père qui a évité le pire, mais si j'avais été là, cette brute, je l'aurais tuée de mes propres mains.

L'inconnue écoutait, en resserrant son châle sur sa poitrine; elle frissonnait encore... Malgré tout, la tension retombait et elle guettait avec une attention extrême chaque expression du jeune homme. Quand il se tut, elle murmura :

— J'ai appelé au secours, parce que j'avais entendu des pas! Je me disais: peut-être que c'est un policier... Pourtant je sais bien que le lieutenant de police et ses hommes n'osent pas s'aventurer dans ces ruelles, à minuit passé. Les Hollandais ne sont pas au courant, heureusement pour nous deux!

Hugo se mit à rire, ce qui le fit grimacer, car sa mâchoire le faisait souffrir.

— J'espère qu'ils ne m'attendent pas deux pâtés de maisons plus loin! avança-t-il.

— Moi aussi! dit-elle d'une voix plus douce et empreinte de sensualité. Oh! Je ne sais vraiment pas comment vous remercier. J'étais si choquée, tout à l'heure, je n'arrivais pas à rassembler deux mots! Vous m'avez sauvée du déshonneur, de la pire violence... Je vous en prie, soyez prudent!

— Vous aussi!

Ils restèrent un instant immobiles, face à face, puis la fille recula, tourna les talons et courut presque jusqu'au bout de la ruelle. Hugo se sentit soudain très seul.

— Quel idiot je fais! Je ne lui ai pas demandé son nom, ni dans quelle auberge elle travaille... et nous repartons demain!

Il se décida à rentrer à bord de La Vaillante amarrée le long du quai réservé aux gabares. Son oncle Alcide fumait sa pipe, assis à la proue.

– Eh alors! Hugo! Tu as vu l’heure? Je t’attendais, figure-toi. Colin s’est couché, mais il avait bien envie de te parler du pays... On s’est fait du mouron<sup>2</sup>, tous les deux!

Le jeune homme soupira, soudainement agacé. Il en avait assez d’être traité en gamin.

– J’ai dix-neuf ans, mon oncle! Traitez-moi comme un matelot, pas comme un gosse...

Alcide se leva. Plus court sur jambes que son frère Colin, il arborait une grosse moustache et un chapeau de cuir brun.

– Hugo, maintenant ça suffit! Ton père nous a demandé de veiller au grain... Si tu n’es pas content, c’est pareil!

Hugo baissa la tête. Il n’arrivait pas à chasser de ses pensées l’image de la fille aux yeux noirs et il se dit qu’une fois au lit, il pourrait rêver tranquille. C’est pourquoi il coupa court à la discussion :

– J’ai sommeil! marmonna-t-il en se dirigeant vers la cabine de toile installée à l’arrière de la gabare qu’il partageait avec le mousse, un gamin surnommé Théo.

Son oncle n’insista pas. Il croyait avoir vu du sang séché sur le menton de son neveu.

– Bah! songea-t-il. Nous causerons demain.

\*

La Vaillante était prête pour la remonte. Colin et Alcide, levés à l’aurore, discutaient à voix basse tout en vérifiant le mât de charge et l’état de sa poulie.

– M’est avis que le gamin, hier soir, il s’est bagarré! disait Alcide avec une grimace. Tu devrais essayer de lui tirer les vers du nez, Colin. D’autant qu’il avait bu, ce qui ne lui ressemble pas.

Colin, long et maigre, les cheveux couleur de filasse, eut une moue sévère :

– T’en fais pas, Alcide. Je l’ai à l’œil, le neveu. Que veux-tu, aussi, nous l’avons pris comme mousse à douze ans,

---

2. Populairement se faire du souci.

mais du temps a passé. C'est un homme maintenant, qui se réchauffe le cœur en sirotant une goutte et qui court les jupons... Un matelot, quoi!

Hugo apparut à cet instant précis, frappé par la lumière rose du matin. Torse nu, ses cheveux noirs en bataille, il s'étira en bâillant. Avisant ses oncles en plein conciliabule, il plaisanta :

– Je parie que vous parlez de moi! Je le vois à vos mines de conspirateurs...

– Approche un peu! lui cria Colin.

Le jeune homme s'exécuta. Au soleil, son visage présentait des traces de coups, à la pommette, au menton, tandis que sa lèvre inférieure affichait une vilaine couleur mauve.

– Eh ben, te voilà beau! commenta Alcide. Qui t'a arrangé de la sorte?

Hugo savait qu'il était inutile de mentir à ces deux hommes dont il partageait l'existence errante depuis longtemps.

– D'accord! À minuit, en quittant le Grand Café du Port, j'ai secouru une jeune fille, que des marins hollandais violentaient. Si je les tenais, ces pourceaux, je les mettrais en pièces!

Colin remarqua les traits tendus de son neveu, les poings serrés comme prêts à frapper encore. Il avait rarement vu Hugo en colère et cela l'étonna :

– Dis-moi, petit, qu'est-ce qui te prend? Cela ne te ressemble pas. Elle t'a remercié, au moins, cette gueuse?

Hugo lança un regard noir à son oncle. Comment osait-il traiter sa belle inconnue de ce terme insultant. Furieux, il enfila une chemise, prit sa veste et s'en alla. Ses pas ébranlèrent la passerelle. Alcide et Colin en restèrent bouche bée, puis l'un d'eux cria, agacé par ce comportement inhabituel :

– Oh! Hugo! Nous levons l'ancre à midi! Où vas-tu donc?

– Me dégourdir les jambes! répondit le jeune homme en se faufilant entre les caisses, les tas de cordages et les barriques qui encombraient le quai.

Il marcha vers la ville, les yeux rivés au clocher de l'église. Le visage de cette étrange fille rencontrée la veille le hantait. Il rêvait d'elle tout éveillé, sans bien comprendre ce qui le fascinait ainsi. Il revoyait sans cesse le pli gracieux de ses lèvres meurtries par des baisers ignobles, la pâleur de sa peau et surtout le timbre grave et caressant de sa voix. C'était plus fort que lui!

À cette heure matinale, les rues de Tonnay étaient très animées. Hugo croisa des femmes, des pêcheurs, des marins quittant leur fiancée, mais une fois arrivé sur le parvis de l'église, il se sentit un peu stupide. Derrière quelle porte, à l'abri de quelles fenêtres se cachait la jeune fille?

Il fit demi-tour, alla flâner devant les tavernes et les auberges.

— Si seulement je lui avais demandé son prénom? songea-t-il. Pourtant, la ville n'est pas si grande...

Hugo continua à déambuler, de plus en plus triste. Il avait l'impression que sa beauté brune avait disparu. Dépité, il revint sur ses pas et ses oncles le virent arriver sur le quai, alors que l'église sonnait midi.

— Dépêche-toi, tire-au-flanc! Nous avons fait tout le travail sans toi! hurla Colin au comble de l'énervement.

La Vaillante hissa la voile, qui utilisait le vent venu de l'océan tout proche pour remonter le fleuve jusqu'au premier poste de halage. Hugo s'enferma dans un silence boudeur. Il se passerait plus de six semaines avant de revoir le port de Tonnay. Des jours et des jours à subir les ordres, les bavardages de ses oncles, les jérémiades et maladresses du mousse. Ces choses-là faisaient partie de sa vie et, d'ordinaire, le jeune homme les appréciait, mais le souvenir de l'inconnue, en l'obsédant, commençait à changer l'heureux caractère dont il faisait preuve depuis l'enfance. Les marques bleuâtres qu'il portait au visage s'estomperaient vite, l'épine plantée dans son cœur la veille, au fond d'une ruelle, y avait semé un poison aussi délicieux que douloureux.

\*

La fougue et l'impatience dues à son jeune âge s'opposaient à la lourdeur et à la nonchalance de la gabare.

Jamais la remonte de son fleuve, cette Charente qu'il aimait tant, n'avait semblé si morne à Hugo. Bien sûr, il avait hâte de revoir son village de Saint-Simon et son père François Roux, un des meilleurs charpentiers-calfats du chantier Meslier. Cependant, pour la première fois, il aurait préféré rester plusieurs jours à Tonnyay.

La Vaillante poursuivait donc son chemin, au rythme lent du pas des chevaux qui tiraient le lourd bateau dont les flancs abritaient une grosse cargaison de bois merrain, servant à la fabrication des tonneaux.

– Nous livrons tout ça à Jarnac! déclara Colin, un matin que le temps se mettait à la pluie.

– Après, la gabare sera plus légère, nous serons vite au pays! ajouta Alcide.

Mais passée la cité de Jarnac, le ciel se couvrit de gros nuages noirs. Pendant quatre jours, les gabariers durent subir de véritables déluges et des rafales de vent.

– Bon sang! rageait Alcide, je n'ai plus un poil de sec.

Théo, le mousse, n'arrêtait pas d'éternuer, si bien que Colin lui conseilla de rester dans la cale, près du brasero servant à cuire le sempiternel plat de haricots au lard. Heureusement, Saint-Simon approchait, où chacun pourrait se réchauffer au coin du feu et boire un coup à la taverne du Bouif.

\*

Ils arrivaient en vue de leur port d'attache, mais la tempête ne faiblissait pas et la gabare filait trop vite.

– Oh! L'homme! Ralentis tes bêtes, sacrebleu! Nous allons heurter la berge! Il faut l'éviter à tout prix.

Colin criait à tue-tête, mais il ventait si fort que le grand rouquin qui menait les chevaux sur le chemin de halage ne l'entendit pas. Hugo, hors de lui, se précipita à la proue, en hurlant plus fort que son oncle :

– Arrêtez tout, le courant nous pousse à gauche!

Le jeune homme se cramponna à la coursive. Le choc lui paraissait inévitable.

— Hugo! Prends une perche, la plus solide! s'époumona Colin d'une voix rauque. Ce fichu haleur veut nous noyer, ma parole.

Sur le rivage, les chevaux, excités par l'aiguillon de leur meneur, marchèrent plus vite, comme poussés en avant par la bourrasque.

— Et par-dessus le marché, il continue à tomber des cordes! Bon sang! Un vrai déluge! pesta le jeune matelot en attrapant une perche pour la piquer dans le talus qui se rapprochait à toute vitesse. Cette manœuvre, il la connaissait. C'était le seul moyen d'éviter une violente collision qui pourrait être fatale à la gabare. Elle était leur gagne-pain et ils avaient à cœur de la ménager et de l'entretenir.

Colin, ruisselant malgré son épais caban, se campa à ses côtés. Il roulait des yeux effarés :

— Tiens bon, Hugo! Sinon notre Vaillante va faire le bonheur du chantier Meslier.

Mais c'était trop tard. Les chevaux avaient pris de l'avance, entraînant les câbles qui les reliaient à la gabare et la drossant vers la berge. La perche se brisa en deux, si rapidement que Hugo faillit passer par-dessus bord.

Son oncle le tira en arrière par le col de sa veste. Ils roulèrent ensemble sur le tillac<sup>3</sup> tandis que La Vaillante heurtait la terre ferme dans un sinistre craquement. Le mât de charge frémit, se brisa et s'abattit sur la cabine de toile située à la poupe.

— Malheur de malheur! rugit la voix d'Alcide. Voilà ce que c'est que d'utiliser des chevaux. Les bœufs ne s'emballaient pas comme ça. Qui va payer les dégâts?

Hugo se releva, le ventre noué par une peur rétrospective. Encore choqué, il se fit la réflexion que c'était la première fois qu'un retour à leur port d'attache se soldait par un accident.

Ils venaient juste de franchir l'écluse du père Suraud, en aval du Pas du Loup. Celui-ci, témoin de la scène, avait

---

3. *Plancher de la gabare.*

alerté ceux de Saint-Simon à l'aide d'une corne de brume – souvenir de son passé dans la marine, du côté de Rochefort –, et déjà on venait à leur secours.

Les gens du fleuve se moquaient du vent du nord et de la pluie torrentielle. Les charpentiers-calfats furent les premiers sur place.

– Oh! Colin! Qu'est-ce qui est arrivé, mon gars? Le chantier de radoub était un peu plus loin...

La plaisanterie ne fut pas du goût du gabarier qui répliqua, rouge de colère :

– Demande à ces vauriens de haleurs! Ils n'ont pas ralenti leurs bêtes et nous ont menés droit sur la rive! Dix ans que je remonte le fleuve sans faire naufrage, sans pépins quoi, à part cette voie d'eau, un jour à Cognac. Et voilà! Autant dire que les sous que j'ai gagnés à l'aller, je les dépenserai en réparations...

Hugo sauta sur la berge détremmée. Il examinait les dégâts, quand une bourrade amicale le surprit :

– Alors, fiston! Un peu plus, tu rentrais à la maison à la nage!

Tout heureux, Hugo, se retourna pour embrasser son père.

– P'pa! Une chance que tu sois là si vite!

En bon charpentier-calfat, François Roux évalua la gravité des avaries. Enfin, il cria à Colin :

– Il n'y aura pas de voie d'eau! La brèche est au-dessus du niveau du fleuve. Faudrait rafistoler le plus gros ici, ensuite remorquer La Vaillante jusqu'au chantier.

Colin et Alcide, après avoir jeté l'ancre, rejoignirent François, leur frère aîné, sur la berge. Comme beaucoup de familles ici, les Roux vivaient du trafic fluvial. Deux des garçons étaient devenus gabariers, le troisième avait préféré rester au bourg, dans la confrérie des charpentiers-calfats, qui construisaient les bateaux et les remettaient en état régulièrement.

Alcide, de nature belliqueuse, alla s'en prendre au haleur responsable du drame. Hugo, tête nue sous la pluie, s'appêtait à remonter à bord, quand une fillette d'une dizaine d'années s'accrocha à sa manche :

– Hugo! Tu n’as rien? demanda-t-elle d’un air affolé. On m’a dit que tu as failli être écrasé entre la coque et le talus!

– Ma petite Louissette! s’écria le jeune homme en la soulevant de terre. Je parie que tu guettais mon arrivée au Pas du Loup.

– Oui! Et j’ai eu bien peur!

Hugo poussa un léger soupir. Il se réjouissait de rentrer au pays, après deux mois à longer le fleuve, mais ce retour mouvementé le contrariait. Louise, ses cheveux blonds foncés par l’humidité, attendait près de lui, comme décidée à ne plus le quitter.

– Tu devrais retourner à la ferme, Louissette! lui souffla-t-il à l’oreille. Ce soir, je n’ai pas le temps de bavarder. Nous nous verrons demain. Eh! Je ne blague pas! Avec cet accident, nous allons être obligés de demeurer au bourg au moins trois jours.

Louise saisit Hugo par la main. Elle ne cachait pas sa joie de le revoir, avec l’enthousiasme innocent de son âge.

– Dis, Hugo, tu me raconteras encore les grands bateaux, dans l’estuaire de la Charente... et les mouettes qui se posent sur votre mâât!

– Oui, Louissette, c’est promis! À présent, je dois absolument aider mes oncles. Tu salueras tes parents de ma part!

Le matelot s’éloigna à grands pas, sous le regard doré de la fillette. Celle-ci vouait à Hugo une véritable adoration. Elle le trouvait beau, le plus beau garçon de Saint-Simon. Mais surtout il était l’ami, le grand frère qu’elle n’avait pas, son protecteur. Pourtant ils se voyaient rarement, car les gabares ne faisaient que de courtes haltes au village.

Louise s’en alla à regret.

– D’habitude, Hugo a le temps de me parler! Là, c’est à peine s’il m’a regardée... se disait-elle en marchant vers le village.

Elle devait acheter du fil de coton à la mercerie et une carotte de tabac pour son père à l’épicerie en face de l’église.